

la Biennale de Venise 2007

(« lettres de loin » 1)

Toutes les caractéristiques de « l'Art Contemporain » se retrouvent dans cette Biennale mais sans sécheresse et les contraintes n'empêchent pas bien des oeuvres d'exister jusqu'à parfois s'imposer fortement.

La plupart donnent priorité au sujet. Il est curieux de se rappeler que là est le premier précepte de l'Académie depuis son début au 17ème siècle. Les recherches formelles qui occupaient l'Art « Moderne » puis « Post-Moderne », cèdent maintenant la place à ce qu'on pourrait appeler de « grands sujets d'histoire » ce qui fait apparaître un autre trait commun avec le classicisme académique si on veut bien intervertir le Roi Soleil et la Reine télévision.

Les « interventions » s'échafaudent sur des faits politiques pris au plus vif de l'actualité. Y sont dénoncés, telle guerre précise, le colonialisme, les violences raciales, le fanatisme religieux... Le merveilleux théâtre d'ombres de Cara Walker, dont on a pu voir à Paris il y a peu, une importante rétrospective, évoque le passé esclavagiste du sud des USA. Emily Prince dessine les visages des soldats américains morts en Irak, ce qui a fait la une de plusieurs compte-rendus. Ferrari, grand prix de cette biennale 2007, installe un christ en croix sur un avion apportant, dans le même vol, bombes et civilisation.

Contrairement aux règles académiques, réserve, pudeur et retenue sont absentes. Comme

en publicité, on vise le « choc de l'image » et pour y parvenir, il faut exagérer. Dans d'immenses toiles bleues fluos (1) on distingue à peine des êtres finement dessinés et...occupés à déféquer. Il est volontiers question de sexe, avec exhibitionnisme et provocation ; Tracey Emin, artiste célèbre en Angleterre, peu connue en France, adopte les vues du corps les plus spectaculaires et ses images font mal, tant elles hurlent le désir physique.

Fidèles à la tradition Duchamp, la plupart manient la dérision, comme Eric Duyckaerts qui a exposé cette année à Paris à la galerie Perrotin et qui s'acharne sérieusement à démontrer d'absurdes théorèmes.

Souvent les ambiances sont lugubres, et le crâne symbolique des « vanités » toujours du 17ème siècle, revient. Dans une vidéo (2) un enfant joue avec un ballon-crâne dans un terrain dévasté. Miguel Barcelo, souvent exposé à Paris, peint des crânes énormes échoués sur la plage. Parfois le sens, la démarche, suffit en soi. C'est l'emprise philosophique absolue. Un texte ou un mot sont exhibés comme un « to Morrow » (3) écrit en lettres brillantes, transparentes, colorées et non sans charme. Verbes et concepts tiennent lieu d'images. Sophie Calle, représentant la France, donne à voir ou plutôt à lire, des textes parés de photos illustratives, le tout mis en scène par Buren. Parfois, d'autres disciplines, scientifiques ou non, sont convoquées. Un invité (4) explique des recherches réalisées en psychologie sur le

sens du toucher chez les aveugles et il se contente de montrer des oeuvres de non-voyants. Les photos en sont extraordinairement émouvantes et le champ de l'Art s'élargit.

Si tous les contenus de « l'Art Contemporain » se retrouvent dans cette Biennale, il en est de même pour les options formelles.

C'est le règne absolu des Multimédia et des toutes dernières technologies. Les artistes s'en tiennent rarement à un seul support. Ils ne semblent pas aimer la spécialisation et ils touchent à tout, non sans une culture artistique avérée ou beaucoup de travail d'équipe.

Le plus possible, il choisissent des matériaux inexplorés. Les polystyrènes détiennent le privilège : L'un d'eux (5) encombre l'espace de gros volumes aux couleurs vives qui font penser à des rochers qu'on aurait peints. Les pantins blancs de la magnifique installation de Irena Juzova s'extraient d'une substance un peu flasque qui leur confère étrangeté et distance. Cette artiste utilise aussi du simple carton blanc pour ériger les murs de son imposante construction. Deux autres brodent (1) dont Tracey Emin. L'utilisation des matériaux est volontiers inattendue, voire absurde comme l'énorme construction métallique qui envahit entièrement l'espace en ayant l'air de s'écrouler, de Monika Sosnowska (voir illustration). Cette création surpasse les autres par les sens multiples qu'elle génère et sa grandiose beauté.

Les effets ludiques, façon Luna-park, sont souvent recherchés. Encore une fois, on pense aux décors colossaux et éphémères que l'équipe des artistes entourant Louis XIV, construisait lors des grandes fêtes d'apparat. Ici, il arrive que le public soit sollicité comme à la foire. Il

doit lancer des fléchettes sur des cibles (6). Dans une salle (7) il peut prendre et emporter une affiche et un bonbon. Plus loin, une pseudo agence de voyage l'interpelle et le transforme en client potentiel.

Un autre artiste (8) accumule. Lettres et textes en néon, pendent au milieu des objets les plus divers suspendus grâce un ensemble compliqué de cordes, dont l'excédent est enroulé et attaché régulièrement le long des murs. On décèle qu'un ordre organise ce désordre ce qui en augmente l'absurdité. Les collections rappelant Boltanski font carrière. Emily Prince, déjà évoquée, programme les portraits de tous les tués et envahit le mur. Sophie Calle, encore elle, additionne les réponses d'autres femmes à la lettre de rupture qu'elle a reçue. El Anatsui coud ensemble des milliers de capsules métalliques pour deux tentures immenses et somptueuses. Une semblable est montrée à Beaubourg actuellement.

Sur le plan pictural, l'esthétique déjà bien ancrée du naïf et du primitivisme, extrêmement recherchée et travaillée, s'accroît, ce qu'illustre encore Tracey Emin. Généralement cette « manière » manifeste un grand savoir faire du mal-fait et du presque rien, mais elle reste chez elle, fortement expressive. Les partis pris, toujours, sont extrêmes : Un peintre (9)



joue une plastique infime avec des bouts d'affiches, tordus, vaguement repeints, déchirés ou découpés et accrochés par des épingles à linge à des fils tendus depuis le plafond. On les contourne et les frôle avec un sentiment d'espièglerie.

Certains objets ou images ont été élaborés grâce à des procédés devenus courants voire scolaires, depuis les surréalistes : Tatiana Trouvé, connue en France, étonne en pratiquant changements d'échelles et translations. On « détourne » à tour de bras. Là, des sculptures (10) sont constituées de pans de fenêtre en équilibre. Ailleurs, des objets hétéroclites se tiennent les uns sur les autres. Autour d'une barque s'amoncellent des morceaux de verre vénitien brisé pour figurer des galets (11). Une araignée gigantesque (12) repose sur des pattes-compass...

Une des principales surprises de cette Biennale reste la présence de quelques anciens, le plus souvent des peintres. Robert Ryman repousse encore les limites de la peinture, en peignant des touches noires sur les bords et les rebords du tableau. Gerhard Richter brosse toujours

de larges traces et Ellsworth Kelly continue à remplacer le support rectangulaire par d'autres figures géométriques. On découvre de plus jeunes peintres comme Christine Streuli qui, à force d'empiler des trames colorées, façon « Pattern », finit par envahir son espace dans une magnifique jubilation.

Un des plus grands plaisirs aura été donné par Polke et ses dernières oeuvres monumentales en tissus de soie, cousus, transparents et tachés d'ondes horizontales dans les bruns chauds.

- (1) Angelo Filoméno
- (2) Paolo Canévari
- (3) Luca Buvoli
- (4) Félix Gmélin
- (5) Franz West
- (6) Jacob Dahlgren
- (7) Félix Gonzalez Torres
- (8) Jason Rhodes
- (9) Ernesto Vila
- (10) SIROUS NAMAZI
- (11) Maria Wirkkala
- (12) José Damasceno

Raphaëlle PIA, novembre 2007